

Pascal Picq
Itinéraire
d'un enfant des
Trente Glorieuses

r é c i t

«Je voulais raconter
l'histoire de l'évolution
à l'échelle d'une vie.»



Flammarion

Itinéraire d'un enfant
des Trente Glorieuses

Du même auteur

- Manifeste intemporel des Arts de la Préhistoire.* Flammarion, 2022.
- Comment la Modernité ostracisa les Femmes. Histoire d'un combat anthropologique sans fin.* Odile Jacob, 2022.
- Les Chimpanzés et le Télétravail.* Eyrolles, 2021.
- Et l'Évolution créa la Femme.* Odile Jacob, 2020.
- S'adapter ou périr. Covid-19 : faire Front.* Editions de l'Aube, 2020.
- Chez les Chimpanzés, il n'y a pas besoin d'arbitre. Un regard évolutionniste sur le Sport.* Le Cherche-Midi/INSEP, 2020.
- Sapiens face à Sapiens. La splendide et tragique histoire de l'humanité.* Flammarion, 2019.
- Une Époque formidable. Vers un nouvel humanisme.* Editions de l'Aube, 2019.
- L'Intelligence artificielle et les chimpanzés du futur : pour une anthropologie des intelligences.* Odile Jacob, 2019.
- Le Nouvel Age de l'Humanité.* Allary, 2018.
- Qui va prendre le Pouvoir ? Les grands singes, les hommes politiques ou les robots.* Odile Jacob, 2017.
- Premiers hommes,* Flammarion, 2017.
- La Marche. Retrouver le Nomade qui est en nous.* Autrement, 2015.
- Le Retour de Madame Neandertal : comment être sapiens.* Odile Jacob, 2015.
- De Darwin à Lévi-Strauss : L'Homme et la diversité en Danger,* Odile Jacob, 2013.
- L'Homme est-il un grand Singe politique ?* Odile Jacob, 2011.
- Un Paléoanthropologue dans l'Entreprise.* Eyrolles, 2011.
- Il était une fois la paléoanthropologie.* Odile Jacob, 2010.
- Les Origines de l'Homme expliquées à nos petits-enfants.* Seuil, 2010.
- Le Monde a-t-il été créé en sept jours ?* Perrin, 2009.
- 100 000 ans de Beauté. Vol. I (Dir.) : Préhistoire/Fondations,* Gallimard, 2009.
- Le Sexe, l'Homme et l'Évolution. De la nature à la culture du sexe.* Avec Brenot Philippe. Odile Jacob, 2009.
- Darwin et l'Évolution expliqués à nos petits enfants.* Seuil, 2009.
- La plus belle Histoire du Langage.* Le Seuil, 2008.
- Les Animaux amoureux.* Le Chêne, 2007
- Avec Michel Hallet-Eghayan. *Danser avec l'Évolution.* Le Pommier, 2007.
- Lucy et l'Obscurantisme.* Odile Jacob, 2007.
- Nouvelle Histoire de l'Homme.* Perrin. Grand Prix Moron de Philosophie et d'Éthique de l'Académie Française, 2006
- Les Grands Singes : l'humanité au Fond des Yeux.* Avec Lestel Dominique, Desprès Vinciane et Herzsfeld Chris. Odile Jacob, 2005.
- Avec Hélène Roche. *Les premiers outils et origines de la Culture.* Le Pommier, 2004.
- Au commencement était l'homme.* Odile Jacob, 2003.
- Qu'est-ce que l'humain ?* Avec Michel Serres et Jean-Didier Vincent. Le Pommier, 2003.
- Aux Origines de l'humanité.* Avec Coppens Yves (dirs.) 2 vol. Fayard, 2001.

Pascal Picq

Itinéraire d'un enfant
des Trente Glorieuses

Flammarion

© Flammarion, 2023.
ISBN : 978-2-0804-3283-4

*À ma mère,
une combattante
de la vie.*

INTRODUCTION

Cet essai retrace l'évolution de l'humanité et tout particulièrement de la France des années 1950 à aujourd'hui. Depuis quelque temps, la génération des babyboomers fait autant l'objet de critiques que de fascination. Paradoxe apparent d'un point de vue évolutionniste et anthropologique. Toute évolution est un compromis, avec ses avantages et ses inconvénients. Plus encore, le succès démographique, à la fois quantitatif et qualitatif – une population mondiale multipliée par trois depuis ma naissance et un gain de longévité de plus de vingt ans –, bouscule les réalités sociales et environnementales. Si on comprend qu'une espèce doit s'adapter à des facteurs extrinsèques d'ordre écologique ou climatique, on ignore souvent la principale raison, intrinsèque, qui conduit à s'adapter : le succès. Et quel succès depuis trois quarts de siècle, du babyboom au papyboom !

N'ayant connu ni guerre, ni catastrophe naturelle, ni épidémie majeure jusqu'à 2020, cette génération a tardé à prendre conscience des conséquences négatives de son succès pour l'avenir des générations futures. Nombre de défis actuels sont reconnus, identifiés, analysés depuis les années 1970 (premier Sommet de la Terre de Rio 1972). Ils commencent seulement à entrer dans les agendas politiques nationaux – pas toutes les nations, tant s'en faut – et internationaux. Il reste peu de temps pour agir.

Le fait que nous soyons brutalement confrontés à la guerre en Ukraine, à une pandémie et aux défis climatiques et écologiques

exacerbe les critiques et les questionnements. Et pourtant, est-ce que la génération des babyboomers a failli en tout ? Certainement pas. Si les jeunes babyboomers avaient consommé comme les jeunes d'aujourd'hui, la Terre serait encore plus dévastée. Depuis quelques années se multiplient les livres sur l'évolution de nos sociétés depuis plus d'un demi-siècle. On navigue entre le bon vieux temps, la nostalgie et aussi le rappel d'une période pas si facile à vivre. La différence entre ces deux générations, celle des seniors et celle des juniors, séparées par la génération active actuelle, est que les premiers ne doutaient pas de l'avenir quand les seconds le perçoivent avec la plus vive inquiétude.

Ce livre est né d'une conférence donnée dans le cadre de l'ouverture des Rendez-vous de l'histoire à Blois, dont le thème était « Partir ». Par ailleurs, depuis quelques années, des amis, voire des personnes du monde économique et social plus ou moins au fait de mon parcours de vie, m'ont incité à le raconter. J'ai longtemps hésité, inquiet de succomber au syndrome français des « Ce que je crois » ou à cette inclination à se raconter, comme en témoignent les tristes polémiques autour d'Annie Ernaux. Il est vrai que la tradition de la littérature naturaliste française inonde les librairies de nombre de récits introspectifs souvent ennuyeux. Pour cet essai, je voulais m'inspirer de l'autobiographie de Charles Darwin, un texte écrit pour témoigner et destiné à ses enfants, aux jeunes générations, non pas pour justifier quoi que ce soit, mais pour évoquer ce qui balisa l'évolution d'une vie comme l'évolution de *la* vie.

Ce livre suit ainsi l'itinéraire d'un enfant ni gâté ni défavorisé qui a traversé les décennies et la société depuis les années 1950. Un itinéraire d'abord contraint, parfois violemment, qui s'affranchira de nombreuses barrières en les ignorant, les évitant ou les bousculant, une trajectoire jamais balisée, guidée par une farouche volonté de liberté.

INTRODUCTION

Ontogenèse et phylogénèse, tels sont les deux socles de toute histoire évolutionniste, des sciences de l'évolution. Ce récit s'appuie sur mon parcours de vie, mon ontogenèse. Comment, littéralement, je suis ce que je suis devenu. Une trame en partie autobiographique. La dimension phylogénétique s'appuie, quant à elle, sur les changements vécus et observés de nos sociétés depuis la seconde moitié du XX^e siècle – un recul historique très court – tout en suivant un « grand récit » selon l'expression de Michel Serres, celui de l'extraordinaire révolution scientifique autour des origines et de l'évolution de la lignée humaine.

Jamais l'humanité n'a connu en effet de tels changements, qui ont trait à la fois aux vies des personnes et aux changements de société, à l'environnement, au climat et à la Terre. Comment se sont déployés ces changements ? Un témoignage.

PRÉAMBULE

Partir

Il y a presque deux siècles, il était une fois un jeune homme fort intelligent mais trop dilettante, selon l'avis de son père. Il était passionné par les choses de la nature, un engouement naturaliste partagé par tous les jeunes hommes de bonne famille depuis le début du XIX^e siècle. Tous rêvaient de connaître des aventures scientifiques à l'instar d'Alexander von Humboldt et d'Aimé Bonpland. Notre jeune homme échoue dans ses études de médecine à l'université d'Édimbourg. Son père, un père victorien dans toute sa prestance, lui dit : « Tu ne t'occupes que de chiens et de chasse. Tu seras la honte de ta famille. » Le père se résout à l'envoyer à Cambridge pour devenir pasteur, une position sociale honorable pour s'adonner aux sciences naturelles, ce qu'on appelle la théologie naturelle. D'ailleurs, pour être admis à Cambridge, il doit passer un examen sur les *Preuves de l'existence et des attributs de la divinité tirées des apparences de la Nature* de William Paley. Tout un programme scientifique d'une nature pensée comme un temple de la Création depuis Charles Linné. Buffon aimait dire : « Dieu a créé, Linné a classé. »

Notre jeune homme ressort diplômé, et le voilà prêt à endosser la charge de pasteur. De retour dans la maison paternelle, il reçoit une lettre qui va changer son destin et, bientôt, l'histoire du monde et de l'humanité. John Henslow, son ancien professeur de botanique et de géologie de

Cambridge, lui écrit que la *Royal Navy* envoie une expédition scientifique et hydrographique dans l'hémisphère Sud. On lui propose d'être le naturaliste de bord, mais il se sent trop âgé. Il a proposé son nom. Le jeune homme exulte, mais pas son père, d'autant que ce serait à ses frais. Néanmoins, il lui dit ce que tous les pères devraient dire à leur enfant : « Je refuse. Cependant, si tu trouves un honnête homme qui soutiendrait un tel projet, je pourrai reconsidérer ma décision. »

Le jeune homme prend son cheval et galope vers la maison de son cher oncle Jos – Josiah Wedgwood, deuxième du nom, celui de son grand-père maternel. L'oncle Jos défend le projet de son neveu, et le père consent à cette entreprise. Ce jeune homme s'appelle Charles Darwin, fils d'une illustre famille qui, on le sait maintenant, s'est fait une spécialité de changer le monde, comme le grand-père, Erasmus, certainement un des hommes les plus importants de la fin du XVIII^e siècle – qui pourtant n'en manquait pas à cette époque – et ami des plus grands esprits : Condorcet, Benjamin Franklin, Adam Smith... Erasmus, immense médecin, édifia la révolution industrielle ; Charles se chargera de l'évolution.

Charles Darwin, alors âgé de 22 ans, rejoint le *HMS Beagle* et son capitaine Fitzroy en septembre 1831. Les problèmes d'intendance et les tempêtes retardent le départ jusqu'à la veille de Noël. Le voyage va durer cinq ans ; un voyage au long cours, assurément. Darwin travaille avec passion. Il observe, collecte, note, annote... Il dépose ses herbiers, ses animaux naturalisés, ses roches et ses fossiles collectés dans des caisses déposées dans divers ports et transportées au gré des passages des bateaux de la *Royal Navy*. Mais fait-il du bon travail ? Il s'interroge, comme dans une lettre écrite à ses sœurs. La réponse finit par le rattraper un an plus tard, au Cap-Vert, alors que le voyage se termine ; enfin ! Et ses sœurs lui disent : « Très cher frère, sachez que vous êtes désormais

PRÉAMBULE

un homme célèbre. » Temps épistolaire perdu quand on prenait le temps d'écrire et d'attendre une lettre sans impatience.

Est-ce un hasard si tous les plus grands protagonistes des théories de l'évolution et amis de Darwin firent tous un grand voyage : Thomas Huxley, John Hooker, Russel Wallace...

Un siècle plus tard, un autre jeune homme hésite sur son avenir. Jeune agrégé de philosophie, mais pas normalien, il ne peut prétendre à une grande carrière universitaire, surtout à partir de son poste de professeur de philosophie au lycée de Mont-de-Marsan. Cette fois, ce n'est pas une lettre, mais un coup de téléphone de son ancien directeur de thèse. Comme il l'écrit lui-même dans *Tristes Tropiques* : « Mon destin s'est joué un dimanche de l'automne 1934 sur un coup de téléphone. » Son interlocuteur lui dit sur un ton qu'on imagine : « Avez-vous toujours le désir de faire de l'ethnographie ? – Certes ! – Alors, posez votre candidature comme professeur de sociologie à l'université de São Paulo. Les faubourgs sont remplis d'Indiens... donnez votre réponse avant demain midi ! » C'est ainsi que Claude Lévi-Strauss embarqua sur un navire poussif à la rencontre des Amérindiens, disparus depuis longtemps des faubourgs de São Paulo ; déjà ! Eux aussi, les Amérindiens, étaient partis, reculant devant les avancées du progrès. Chateaubriand disait que « les forêts reculent devant les civilisations ». Lévi-Strauss ne tarde pas à comprendre que ce processus menace aussi l'avenir de toute l'humanité.

Cette lettre adressée à Darwin, ce coup de téléphone passé à Lévi-Strauss les ont fait partir. Leurs observations et leurs travaux vont changer l'histoire de la vie et de l'homme. Une lettre, un coup de téléphone... *Alea jacta est*. Hasard, chance, contingence, opportunité... « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard », pour citer ce titre magnifique d'un poème de Stéphane Mallarmé.

Charles Darwin et Claude Lévi-Strauss sont les deux piliers de mes recherches en paléanthropologie. J'ai croisé leurs biographies dans mon essai *De Darwin à Lévi-Strauss : l'homme et la diversité en danger*. Déjà, en leurs époques respectives, et parce qu'ils étaient partis, ils avaient pris conscience que les diversités naturelles et culturelles étaient menacées. Aujourd'hui, ceux qui sont partis par le monde, comme Nicolas Hulot ou Yann Arthus-Bertrand, en reviennent avec des images d'un désastre qui, d'annoncé, se concrétise dramatiquement.

Je ne suis qu'un nain sur les épaules de ces deux géants, mais cela m'autorise à mieux percevoir nos origines communes comme notre avenir à tous. Mon aventure scientifique est bien plus modeste. Moi aussi, j'ai dû partir. Alors que j'étais major de mon DEA, le directeur du laboratoire où j'engageais ma thèse me dit que je n'aurais pas de bourse, alors que j'étais sans ressources. Et ce personnage peu sympathique de me lancer : « Picq, vous devez aller aux États-Unis. » Si je lisais l'anglais scientifique, je ne le parlais pas. Heureusement, j'avais remarqué les travaux d'un jeune professeur, William Hylander de l'université Duke, en Caroline du Nord. J'ai obtenu toutes les bourses possibles, dont celle de la vocation. Comment ai-je fait pour passer la barrière de la langue pour mes dossiers ? En me faisant aider par un étudiant du laboratoire qui venait de Harvard. Inutile de préciser que cela a été une autre histoire quand j'ai posé le pied en Caroline du Nord, moi qui n'avais jamais voyagé. Hylander me donnera trois mois. Une façon de faire très américaine : on donne une chance à ceux qui sont partis, mais, s'ils échouent, ils repartent.

Ce coup de dés a décidé de mon avenir. Je n'avais pas le sou ; ma chère femme – présente ici – était enceinte de notre premier enfant ; elle perdait son emploi... Alors, avons-nous discuté de la décision à prendre ? Nullement. Nous nous

PRÉAMBULE

sommes regardés, nous savions que ce projet était tout sauf raisonnable, mais que, si nous ne partions pas, nous le regretterions toute notre vie. Nous sommes donc partis, et c'est ainsi que s'est ouvert le chemin scientifique jusque-là évité, comme tabou depuis Darwin : celui de nos origines communes avec les grands singes. Car, pendant que je me formais, d'autres scientifiques partis dans les déserts et les forêts d'Afrique depuis deux décennies publiaient leurs découvertes parmi les fossiles, tandis que d'autres décrivaient les mœurs humaines des grands singes.

Les théories de l'évolution comme l'évolution de l'homme n'auraient jamais donné les récits scientifiques qui nous sont offerts aujourd'hui si des hommes et des femmes n'étaient pas partis à l'aventure, soit comme explorateurs, soit comme scientifiques. Tous les protagonistes des théories de l'évolution ont fait de grands voyages : Darwin, bien sûr, mais aussi John Hooker, immense botaniste, et le grand Thomas Huxley, grand-père d'Aldous et de Julian Huxley. Pour la paléanthropologie, on rencontre Louis et Mary Leakey, Camille Arambourg, Yves Coppens, Michel Brunet... Et, dans le domaine de l'éthologie, l'étude du comportement des sociétés de grands singes, les trois anges de Leakey que sont Jane Goodall, Dian Fossey, Biruté Galdikas et d'autres parmi les singes comme Shirley Strum, Pascale Sicotte, Sarah Hrdy, Alison Joly, toutes ces femmes éthologues qui ont dévoilé l'humanité partagée avec nos frères et cousins d'évolution, et décrit nos origines si humaines depuis la fin de l'ère tertiaire. Des chemins vers les origines qui passent par *Voyage au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad, du temps d'un imaginaire mystérieux, obscur et sombre de l'Afrique. Telle est la beauté retrouvée de nos origines qui sera au cœur de mes travaux.

Notre espèce *Homo sapiens* émerge en Afrique il y a plus de 300 000 ans sur une planète peuplée de plusieurs espèces d'hommes et tout aussi humaine. Mais un évènement inouï

se met en place vers 100 000 ans. Les hommes modernes, la version récente d'*Homo sapiens*, autrement dit vous et moi, entament leur expansion hors d'Afrique. Ces hommes et ces femmes savent aussi naviguer, comme en témoignent les sites archéologiques d'Afrique du Sud. Ils vont partir et se répandre comme une traînée d'ocre sur tous les continents. Ils partent à pied et en bateau et, là où ils arrivent, déposent les empreintes de leurs mains sur les parois des grottes. Pourquoi ? Pour prendre possession de la Terre ?

Partis d'Afrique via le Proche-Orient et la péninsule arabique, ils atteignent l'Australie avant de s'implanter en Europe. Pourquoi ? Parce que les populations néandertaliennes leur barrent le chemin pendant 50 000 ans. Mais toutes ces autres espèces d'hommes, tout aussi humaines que nous, disparaissent, non sans nous laisser quelques souvenirs de nos amours avec elles car, sur les populations actuelles, on retrouve des traces génétiques de Néandertal ou de Denisova, comme pour la peau claire des populations d'Eurasie ou la capacité de respirer en haute altitude pour les populations d'Asie orientale. Mais ces autres hommes et femmes ne résistent pas à la pression écologique imposée par le dynamisme de nos ancêtres immédiats.

Homo sapiens semble animé d'une pensée qui le porte par-delà les déserts, les chaînes de montagnes et les mers. Des paléanthropologues l'attribuent à une sorte de « révolution cognitive ». Difficile à définir, mais il y a plus de 50 000 ans des hommes, des femmes et des enfants ont construit des bateaux et décidé d'aller au-delà de l'horizon. Ils ont quitté les côtes d'Asie orientale et ont franchi la ligne de Wallace, du nom de Russel Wallace. Cette ligne délimite, à l'ouest, le monde des mammifères placentaires et, à l'est, celui des mammifères marsupiaux. Elle passe entre les îles de Timor et les côtes australiennes. Elle n'a jamais été franchie par les mammifères placentaires, sauf *Homo sapiens*. Car, quel que

PRÉAMBULE

soit le niveau des mers, il faut parcourir au moins 80 kilomètres, donc aller de l'autre côté de l'horizon – l'inconnu absolu. Et il y a eu plusieurs vagues sapiennes, comme en témoignent les langues, les mythes et les gènes embarqués avec elles.

Puis viendront les Amériques, les îles dispersées d'Océanie et du Pacifique. La dernière terre conquise étant la grande île de Madagascar, il y a seulement 2 000 ans, par des populations venant de l'est. *Homo sapiens* a posé partout le pied sur la Terre.

Aujourd'hui, nous rêvons d'aller sur Mars comme on l'a fait pour la Lune. Mais nous savons où se trouvent la Lune, Mars et les autres planètes. Ce n'est qu'une question de temps et de technique. Mais fermez les yeux et imaginez que vous êtes sur une plage de Timor et que vous décidez de partir vers l'inconnu de terres non promises de l'autre côté de l'horizon... Quel est ce « chemin du rêve » des mythes des Aborigènes australiens ? Le propre d'*Homo sapiens* est bien cette étrange injonction primale : « Partir ! »

I

GENNEVILLIERS
LE TEMPS DES RADIS

D'une terre l'autre

Je suis né au mois de janvier 1954, l'un des plus froids du XX^e siècle, une semaine avant l'appel de l'abbé Pierre. Mes parents aimaient à me dire : « Il faisait si froid que le lait gelait dans la casserole le temps de faire le chemin entre l'épicerie et la maison. » En ce temps-là, la banlieue n'existait pas, et encore moins les supérettes et les supermarchés. Il y avait la ville, puis la dispersion des faubourgs, avant de céder l'horizon aux champs et aux vergers. C'est là, à Gennevilliers, que mes grands-parents et mes parents exerçaient le métier de maraîchers, comme toute ma famille : oncles, tantes, cousins germains. Nos ancêtres étaient partis de leurs provinces au début du XX^e siècle pour « monter à Paris », non pas avec des ambitions à la Rastignac, mais tout simplement pour trouver du travail et tenter leur chance autour des grandes villes.

Ma grand-mère paternelle me racontait qu'orpheline née fille illégitime, elle avait quitté la campagne miséreuse du Limousin pour être placée dans une exploitation familiale près de Paris. Elle, comme des milliers d'autres à peine entrés dans l'adolescence, marchait chaussée de lourds sabots, portant la seule paire de précieux souliers en cuir autour du cou, reliés par les lacets. Dans ma famille, elles et ils venaient d'Auvergne, du Morvan, du Limousin, de Bretagne. Toutes

et tous étaient partis entre l'âge de douze et seize ans, « placés » comme on disait, pour « gagner leur croûte ».

Comme des millions d'autres enfants issus du monde de la terre et des champs, ils sont devenus des déracinés avant même d'être adultes ; des déracinés d'une terre ne pouvant plus les nourrir. On parle d'exode rural, bien que migration soit un terme plus pertinent. Hier comme aujourd'hui, les principales migrations se font entre régions ou pays voisins.

Quand ma grand-mère a migré depuis le Limousin pour rejoindre la région parisienne au début du XX^e siècle, la population française comptait 39 millions d'individus, dont un peu plus de la moitié – 56 % – relevaient du secteur agricole. Un demi-siècle plus tard, quand ma mère migra à son tour depuis son Cantal natal, la France comptait 43 millions de personnes, dont 19 millions au statut agricole, soit 44 % des Français. En 1966, quand nous avons été expropriés de Gennevilliers, chassés par les immeubles, il y avait 50 millions de Français, dont 17 millions dans le monde agricole, soit 35 %. Une tendance régulière, inexorable, pas une hémorragie brutale mais une longue saignée des campagnes vers les villes.

Plus que la révolution industrielle, ce sont la mécanisation de l'agriculture et les augmentations fulgurantes de la productivité qui vident alors les campagnes. De 1970 à aujourd'hui, le nombre d'exploitations agricoles a été divisé par quatre : de 1,6 million à 400 000. Au-delà des chiffres, c'est aussi dû à une profonde transformation des métiers agricoles : les fermiers, les éleveurs, les producteurs se trouvent dépossédés de leurs savoirs ancestraux et empiriques pour exécuter les programmes imposés désormais par l'industrie agroalimentaire. Un monde agricole en voie d'extinction, professionnellement et culturellement, réduit de nos jours à 1,5 % de la population française. Les romans poignants *Règne animal*, de Jean-Baptiste Del Amo, ou *Nature humaine*, de Serge Joncour, décrivent cette descente aux enfers du monde

agricole. Je n'ai jamais pu achever la lecture du premier, tant les souvenirs me meurtrissaient. Une immense tristesse à l'aulne de la détresse actuelle du monde agricole. On pourrait presque dire que ma grand-mère, ma mère et des millions d'autres au cours du XX^e siècle l'ont échappé belle. Effroyable ! Longue agonie ! Je suis né dans un milieu en voie de disparition.

Les gens sans terre

Jusque dans les années 1950, la grande majorité des enfants quittait l'école dès la fin de l'âge obligatoire de scolarisation, qu'ils soient issus de familles d'artisans, de commerçants, d'agriculteurs, d'ouvriers ou de mineurs. On ne se préoccupait pas des métiers d'avenir ; il n'y avait pas l'angoisse de « Parcoursup », la voie était toute tracée. La scolarité était courte, avec la fierté d'obtenir le certificat d'études. Alors brillait l'espoir de décrocher un poste de fonctionnaire, aux PTT, à EDF ou, mieux, à la SNCF pour les garçons, de secrétaire pour les filles. Passer de la ferme ou de l'usine à un travail de bureau ; il n'y avait pas place pour une ambition, une échappatoire, un rêve. Des horaires fixes, des vacances, bien s'habiller, porter un uniforme...

Un jour, maman a quitté Aurillac pour devenir employée chez mes grands-parents Picq à Gennevilliers. Une migration du Cantal verdoyant à la proche banlieue de Paris, verdoyante elle aussi. Avant la ceinture rouge des villes communistes autour de la capitale, il y avait la ceinture verte des maraîchers, hérissée de quelques fermes. Elle avait seize ans, comme sa sœur jumelle, qui se retrouva de l'autre côté de Paris, à Créteil. Je peine à imaginer son état d'esprit. Aller dans une famille inconnue pour y devenir ce qu'on appelait une « bonniche », sans aucune idée de ce qui l'attendait, ni des conditions de logement ou de travail ; en un mot, de vie.

Et comment aurait-elle pu le savoir, si ce n'est via quelques informations arrivées par courrier ; quant au téléphone...

Je sais très peu de choses sur ce qu'a été sa vie avant « ses vingt ans ». Un temps que les gens de moins de vingt ans – disons cinquante – ne peuvent pas connaître. Ce n'était pas la bohème, comme dans la chanson de Charles Aznavour, ni la misère, mais l'espoir pour les jeunes femmes de s'échapper soit de la famille, soit des dures conditions de travail et de vie dans les fermes en se mariant à un bon parti. Pour les jeunes hommes, aller au service militaire et voir du pays, en espérant que ce soit entre deux guerres, puis se marier. Le mariage et un enfant dans l'année avant que ne suive l'arrivée des frères et des sœurs. Même si on fait moins d'enfants à partir de cette période d'après la Seconde Guerre mondiale, les progrès de la médecine assurent déjà leur survie ; c'est le début du babyboom, bientôt démographiquement amplifié par l'augmentation de l'espérance de vie, pour les mêmes raisons. On passera de 43 millions de Français à 68 millions aujourd'hui. Pendant ce temps, et depuis que je suis né, la population mondiale aura été multipliée par trois. Le babyboom de l'Europe vient moins d'une frénésie sexuelle et nataliste de la génération de mes parents que d'une formidable évolution sociale, portée par le programme du Conseil national de la Résistance (CNR) rédigé pendant la Seconde Guerre mondiale. Depuis, la natalité ne cesse de décroître en Europe, maintenue tout juste en France grâce, justement, à une politique autour de la jeune enfance.

Mon père a fait son service militaire dans un régiment de chars à Cherchell, en Algérie, entre 1945 et la guerre – pardon, l'opération de maintien de l'ordre – en Algérie. Certainement la plus belle période de sa vie, à l'inverse de l'un des frères de maman – un oncle – qui en reviendra traumatisé et miné jusqu'à la fin de sa vie. Mon père a vécu

pendant dix-huit mois une parenthèse enchantée et ensoleillée. Une période où les hommes occidentaux réaffirment leur domination sur les femmes et plus encore sur les hommes et les femmes des colonies françaises. Le sentiment d'une toute-puissance portée par la conviction d'apporter le bonheur et le progrès aux indigènes. La parodie d'OSS 117 avec Jean Dujardin ridiculise à cet égard les attitudes des hommes qui se projetaient dans les personnages des romans de Jean Bruce en 1949 ou encore de SAS, la série de Gérard de Villiers, une littérature abjecte, reflet de la misogynie et du racisme colonial de l'époque. Heureusement, il y avait l'inspecteur San Antonio de Frédéric Dard, non exempt d'une misogynie « bon enfant » et rabelaisienne.

Mon père rentra heureux et nourrit le désir d'épouser une cousine. En ce temps-là, la vie d'un homme suit des rituels de passage comme dans toute société humaine : naissance, baptême, communion, certificat d'études, service militaire, mariage dans les premières années de la vingtaine, les « vingt ans » idéalisés des chansons. Sa famille lui oppose un refus net. C'est alors qu'il se tourne vers ma mère et la demande en mariage. Je crois savoir que la famille de ma mère et celle de mon père se connaissaient, des liens anciens venant du Limousin. Mon grand-père maternel est alors parti s'installer dans le Cantal, ma grand-mère paternelle, comme évoqué, vers la région parisienne, placée très jeune, à onze ans, chez les Picq ou les Saules, autre branche de ces migrants du début du XX^e siècle, issus du Morvan avant la Première Guerre mondiale. Pas vraiment un mariage d'amour.

Maman accepte, d'autant que mon père est plutôt bel homme. Mais elle pose une condition : leurs enfants iront à l'école et feront des études. Très peu instruite, elle est formidablement courageuse, dure à la tâche et dotée d'une volonté de combattre toutes les épreuves de la vie – elle en aura plus qu'à son tour –, à commencer par mon père. Du genre

taiseux. Elle finira par me confier, après le décès de ce dernier, qu'elle aura eu une vie de chien. Maligne comme le sont parfois les gens des campagnes, animés d'une puissante pugnacité, cette boule d'énergie de 1,55 m était plutôt jolie selon les canons de l'époque, genre Gina Lollobrigida ou Elizabeth Taylor. Une belle carapace tannée par les vacheries de la vie.

Elle avait reçu très peu d'instruction, lisait mal et écrivait encore plus mal. Sa prime enfance avec sa sœur jumelle s'était déroulée chez une nourrice, à la campagne. Leurs parents venaient rarement les voir. Elle m'a toujours raconté cette enfance sans façons, le « cul à l'air », mal habillée, mais d'une liberté totale digne d'un rêve d'enfant sauvage à la Rousseau. Une hygiène aléatoire, des tartines tranchées dans des grosses miches de pain avec de la confiture volée, des animaux tout aussi libres, des baignades dans le ruisseau, des nuits d'un profond sommeil pour dissiper les fatigues des cavalcades incessantes ; et recommencer le lendemain au rythme des jours et des saisons. Alors, aller à l'école...

Un triste jour, ses parents arrivent en voiture. Ils la ramènent, avec sa jumelle, à leur domicile à peine connu d'Aurillac. L'heure d'aller à l'école a sonné comme un tocsin. Ma mère ne s'est jamais remise de cette rupture, lisible dans son écriture torturée, celle d'une enfant sortie brutalement de l'innocence. J'écris « ses parents », car je n'ai pas connu ma grand-mère maternelle et très peu son mari, un être bourru qui avait réussi dans le commerce du bois, mais aussi homme des bois à ses heures. Un jour, il nous a emmenés, mon cousin et moi, cueillir des champignons dans les bois. « Suivez-moi ! » dit-il. Jamais il ne s'assura de notre présence, filant à grandes enjambées au travers des fougères plus hautes que nous. Il est revenu avec des champignons, mais sans nous. Nous avons fini par retrouver le chemin, jamais apeurés, même dans la nuit tombante. Quelle aventure ! Une

parmi d'autres lors de ces vacances de rêve et de liberté. Évidemment, on s'était fait enguirlander ; c'était comme ça.

Fort de son succès, ce grand-père a fait construire un hôtel imposant à Vic-sur-Cère, charmante petite ville traversée par une belle rivière descendant la vallée vers Aurillac. Une ville de loisirs et de cure, avec ses terrains de tennis et son petit casino. C'est là que je passais ces merveilleuses vacances comme le jeune Pagnol dans ses collines de Provence. Nous arrivions un beau matin par la micheline qui traversait ce pays verdoyant, sa fière couleur rouge annoncée par la sirène et un panache de fumée noire. Ça sentait bon les vacances.

Une famille désormais relativement aisée, possédant voiture et téléphone. Les habitants du quartier savent la porte toujours ouverte pour accéder à ce téléphone en cas d'urgence. La situation ordinaire d'un notable conscient de ses obligations d'entraide dans la communauté. Ma grand-mère maternelle, une très jolie femme aux origines anglaises, décéda trop jeune. Mon grand-père se remit, comme on disait, « en ménage » avec une autre femme, et avec tous les enfants – ils étaient sept, encouragés à « gagner leur croûte », sauf l'aînée, déjà partie avant cette rupture : une femme libre, très jolie, baroudeuse qui faisait vibrer d'envie par le récit de ses voyages et de ses rencontres ; les pays du Sud, la Méditerranée, l'Afrique du Nord, des amants à peine suggérés. Quand elle faisait escale dans la famille, les yeux de ses sœurs brillaient, ceux des frères un peu moins devant cette figure de la femme fatale qu'enviaient leurs femmes.

Pour autant que je m'en souviens, cette tante s'intéressait peu à ses filleuls ou à ses filleules, si ce n'est à ma sœur, dont elle était la marraine, mais de façon très sporadique, de temps en temps, jamais d'ailleurs très longtemps. À peine arrivée, elle reprenait l'avion. La conduire à Orly pour son vol entraînait une procession que personne n'aurait manquée. Après les embrassades dans le hall d'embarquement, on grimpeait

vite sur la terrasse de l'aérogare – aujourd'hui Orly 4, après avoir été Orly Sud pendant des décennies : notre époque n'a plus de rêve. La voir monter la passerelle depuis le tarmac, lui adresser un dernier signe de sa main avant son entrée dans la cabine et attendre le décollage. Nos rêves poussaient plus l'avion que les réacteurs pour l'emporter dans les cieux. Un jour peut-être, ce serait notre tour.

Rue des Agnettes

Retour à la terre. Après le mariage, mes grands-parents Picq installent mes parents sur un terrain maraîcher d'un hectare, non loin du leur, à Gennevilliers, rue des Agnettes. C'est là que je fus conçu avant de naître à Bois-Colombes, lieu de naissance de mon père. Comme ma sœur, venue dix-huit mois après moi, en avril. Il n'y a pas plus différents de caractère qu'elle et moi ; naître en janvier au cœur d'un hiver glacial ou au printemps doit y faire.

J'ai conservé quelques photographies de mes toutes premières années, dont une que je projette parfois dans mes conférences. Elle me montre juché sur une chaise haute pour enfant devant les carrés de légumes – on dit planches –, des radis, des choux-fleurs, des salades, des blettes... Je souris. Derrière moi, le ciel est ouvert, pas un immeuble qui ne bouche l'horizon. Une période que les moins de soixante ans n'ont pas connue, avant que ne poussent les immeubles comme d'immenses champignons. Quand je riais sur ma chaise haute, la verticalité bétonnière n'avait pas encore prise sur l'horizontalité des champs.

L'histoire de l'humanité a connu la longue préhistoire, avant l'émergence des cités et de l'écriture durant le néolithique. Ce n'est que très récemment à l'échelle de l'histoire que les villes se transforment lors de la révolution industrielle, avec ses taudis et ses habitats de misère. Dans les années 1960, s'amorce la formidable expansion des banlieues,

qui conduit aux mégalo-poles actuelles. Demain, sept milliards d'humains vivront dans des conurbanisations gigantesques où, sauf pendant la pandémie de Covid-19, l'on ne voit plus jamais le soleil dans un ciel qui corresponde au jour. Je suis attristé, et inquiet en tant qu'anthropologue, par tous ces jeunes enfants souffrant de nos jours de bronchiolites et autres affections respiratoires. Personne, même les médecins et les prospectivistes de mon enfance, ne pouvait imaginer une telle dégradation de nos atmosphères alors même que je riais sur ma chaise haute.

J'ai toujours cette chaise, petit trône de bois poli aussi par les fesses de mes petits-enfants. Eux aussi subissent ces pathologies du progrès qu'on appelle des maladies civilisationnelles. J'adore deux merveilleuses chansons évoquant ces profonds changements, « La maison près de la Fontaine » de Nino Ferrer, l'immigrant, et « Que la montagne est belle » de Jean Ferrat, l'Auvergnat ; nostalgies enchantées.

Je montre parfois cette photographie en noir et blanc lors de mes conférences pour souligner comment nos sociétés et le monde ont changé en un demi-siècle. Je me présente comme l'*homunculus* de Léonard de Vinci, connu aussi comme l'*Homme de Vitruve*. Une ontologie que les anthropologues appellent l'analogisme : une figure ou une entité censée représenter le cosmos. De cette chaise pour enfant au fauteuil qui me cale alors que je rédige ces lignes, je suis cet homoncule, microcosme qui exprime une évolution comme jamais de l'humanité. Un homoncule, certainement pas le nombril du monde ; plutôt la belle insouciance d'un enfant qui, plus tard, comprendra que, sur cette chaise haute, il siégeait dans l'œil d'un cyclone social en formation.

L'école primaire était juste de l'autre côté du mur. École primaire pour les garçons Pierre-Joliot ; école primaire pour les filles Marie-Curie : elles existent toujours, mixtes depuis longtemps. Les garçons avaient des maîtres ; les filles des

maîtresses. Je ne me souviens que d'un seul instituteur, M. Prade. Une force de la nature dotée d'une grande autorité. En ce temps-là, on ne plaisantait pas avec le sujet. Lorsqu'une sanction tombait, comme un coup de règle sur les doigts, on encaissait sans rien manifester pour ne pas perdre la face devant les autres garçons. Et personne ne serait allé se plaindre aux parents, car gifles et fessées doublaient alors les coups du maître pour toute plainte. Chacun se tenait sagement dans la classe. En revanche, une fois dans la cour de récréation, quels défoulements, non sans donner ou prendre de vilains coups. Et si on rentrait amoché, la faute en était à une chute en courant. Tant pis si nos tristes vêtements étaient déchirés ou nos chaussures abîmées, il n'y en aurait pas d'autres ; tout cela était bien trop cher. Nous portions des blouses grises, qui limitaient les dégâts et les désagréments.

Il y a une dizaine d'années, alors que mes deux fils étaient dans leur vingtaine, nous regardâmes *La Guerre des boutons* d'Yves Robert, sorti en 1962, j'avais alors huit ans. Le film était adapté d'un roman de Louis Pergaud publié en 1912 et correspondait en tout point à la jeunesse que les garçons de ma génération connaissaient bien : bagarres, volées de bâtons, lance-pierres pour projeter des cailloux, des boulons et même des cavaliers. Dans le roman comme dans le film, le but de chaque bande était d'attraper un gars de l'autre bande pour lui prendre les boutons de ses vêtements, arrachés ou coupés. Autant de brimades, quelques coups parfois, et le retour assuré à la maison qui augurait d'une correction : les boutons qui coûtaient trop cher, le temps qui manque pour faire les reprises... « Fallait pas se faire prendre – t'en veux une autre ? » en guise de commentaires. Des scènes de piraterie juvénile avec de précieux boutons en guise de doublons d'or.

À la fin du film, je vois mes deux fils se regarder tout en échangeant des propos très sérieux. Interrogateur, je veux

savoir s'ils ont aimé, avant d'ajouter : « Il est vrai que c'est un vieux film. » « Non, ce n'est pas ça », me rétorquent-ils, étonnés par mes jeux d'enfants. Et un dialogue s'ensuit :

– Absolument. On avait aussi des jeux plus posés, comme les osselets.

– Les quoi ? Encore un truc de paléanthropologue, s'amusa l'un de mes fils.

– Je vais vous montrer. Je crois que j'en ai encore un dans le tiroir de mon bureau. Au passage, un jeu digital plus habile que vos appareils numériques ou vos manettes de jeu.

– Alors, tu jouais vraiment avec des bâtons et des lance-pierres ?

– Une fois encore, oui.

– Tu sais qu'aujourd'hui, nous ferions un dixième de tes jeux d'enfance, nous aurions immédiatement droit aux psychologues de l'école et aux policiers à la sortie ; sans oublier les réactions des autres parents...

La façon d'éduquer les enfants a tellement changé en deux générations. Les pédagogues, les psychologues, les adeptes de l'éducation « positive » ajoutés au manque de respect envers les adultes et, en particulier, les enseignants – de la part des enfants comme des parents – ont profondément modifié les relations sociales. Aujourd'hui, ce ne sont plus les enfants qui doivent apprendre à vivre dans une société, mais les parents, les enseignants et la société qui doivent répondre à leurs désirs. Il était impensable au temps de mon enfance d'imaginer l'érosion à venir de toutes les formes d'autorité. Et, à bien y regarder, jeunes, nous avons beaucoup plus de liberté avec la possibilité de contourner les règles grâce à la devise « pas vu, pas pris ».

De classes en classes

J'étais un bon élève. Maman insistait sur l'importance de réussir à l'école pour ne pas avoir une vie de labeur. Je me

souviens des remises de prix de fin d'année, alors que j'étais classé régulièrement troisième ou quatrième. Un temps où le mérite était reconnu, même par ceux qui étaient moins bien placés. Aujourd'hui, si l'on est bien classé, on peut frustrer les autres. On recevait des livres, de beaux livres avant de rejoindre la fête. Hélas, mes parents n'y sont jamais venus. Le travail, bien sûr, mais aussi un sentiment de honte sociale. Ils porteront ce fardeau toute leur vie, bien plus de leur propre chef que de la part de la société. Quand, quelques décennies plus tard, je suis devenu connu et reconnu – le passage à la télévision –, ils me répétaient : « Tu ne devrais pas dire que tes parents étaient maraîchers ni, plus tard, après l'expropriation, qu'ils travaillaient à l'usine ou dans les transports de poids lourd. » Je n'ai jamais ressenti ni honte ni fierté particulière quant à mon parcours, non sans connaître certes les *lazzis* et autres remarques désobligeantes, éprouvant pas mal de frustrations. Mais, tout de même, j'étais fier de mes réussites.

Au moment où je rédige ces lignes, une controverse agite les médias, qui met en scène Annie Ernaux, prix Nobel de littérature 2022, et Gérald Bronner, sociologue réputé et récompensé d'une belle carrière. On parle désormais de « transfuges de classe » ou de « transclasses ». D'un point de vue anthropologique, pourtant, il n'y a pas de classes immuables, comme celles que l'on ne pourrait jamais quitter ou celles qu'il faudrait escalader pour les atteindre. Il n'existe pas non plus de « discrimination positive » en matière d'égalité de genre. Comme il n'existe pas un état platonique des classes et des sexes dans l'ordre du cosmos dont, en promouvant l'accès, on ferait tomber les barrières, et où l'on discriminerait un ordre immuable dont on peine à déceler la légitimité. Les sociétés changent comme leurs « classes », et ce même au sein de chaque classe. Les paysans et les ouvriers d'hier ne sont pas ceux d'aujourd'hui ; ce qui vaut pour

toutes les catégories sociales, anciennes comme celles de mes parents et nouvelles comme celles que je fréquente dans la diversité croissante du monde économique et social. Petite leçon évolutionniste : ne jamais croire qu'on est enchaîné à une inertie de classe ou qu'on est « arrivé » dans une classe fantasmée. Telle est la devise de la Reine rouge dans *De l'autre côté du miroir*, de Lewis Carroll : « Il faut courir pour rester à sa place. » Plus pertinemment, la remarque pleine de nostalgie du prince de Salina dans *Le Guépard* de Luchino Visconti ; conscient du crépuscule de son monde, il fait cet aveu : « Il faut que tout change pour que rien ne change. » Le film sort sur les écrans en 1963 ; trois ans plus tard, nous allions perdre non pas nos terres comme les nobles, mais notre terre.

La France, comme on le sait, est redevenue la championne de la reproduction sociale. Mais il y a eu une période exceptionnelle, justement celle de ma génération. L'ascenseur social s'est mis en marche, avant de se bloquer à nouveau au cours de ces dernières décennies. L'école républicaine du mérite a fait des méritantes et des méritants qui ont accaparé et sclérosé l'école qui les avait promus. Une évolution sociologique suivant le ruban de Möbius, avec une surface qui finit par se retourner sur elle-même. Cette évolution sociologique a été anticipée dans les années 1930, puis stigmatisée en 1964 par Pierre Bourdieu dans son livre *Les Héritiers*. Méritantes et méritants ont voué aux gémonies cette parenthèse de l'ouverture sociale. Ils ont accaparé ce que leur a offert la société pour en faire un patrimoine réservé.

Rousseau fustigea en son temps la propriété de la terre comme source des inégalités. Les maraîchers et les paysans ont bien ressenti ces inégalités, au fur et à mesure qu'ils ont été dépossédés de leurs terres, M. Rousseau. Mais ils ont espéré que leurs enfants pourraient être libérés de ces entraves séculaires, ignorant alors l'avènement d'une société où

l'instruction et la culture produiraient bien d'autres exclusions. Je n'aime pas Rousseau, penseur vivant au crochet des autres, permanent insatisfait, se fâchant avec tous ses soutiens, avare de sa fausse amitié, raciste, misogyne, incapable même de donner de sa précieuse personne à ses enfants ou à leur mère – ou à quiconque. Il personnifie la philosophie du « moi » suprême, source du malaise de notre civilisation postmoderne.

Tu garderas les vaches

La famille conservait des liens avec ses provinces d'origine. Nous leur rendions visite. Il me semblait que partout en France j'avais une tante Jeanne ou un oncle Jean. L'été, pas tous les étés, nous allions en voiture dans le Limousin ou en Auvergne, jamais certes dans le Morvan de la branche paternelle. Je n'ai jamais su pourquoi.

Une quarantaine d'années plus tard, je donnais un séminaire de management et d'innovation comme expert de l'APM – Association du progrès du management – dans le Morvan. Arrivé dans la salle où les tables étaient disposées en U, j'avisai les noms des personnes présentes inscrits sur des chevalets. Tous portaient le même nom : Picq. Pensant à un gag, je fis mine de n'avoir rien vu. Arrivé à la pause, je n'y tins plus et demandai si vraiment toutes et tous s'appelaient bien Picq. La réponse fut affirmative et unanime. Dans la foulée, on m'entraîna vers le cimetière. Mon nom figurait là aussi sur presque toutes les tombes. De quoi éveiller une vocation de paléanthropologue, si ce n'était déjà fait ! Je n'en appris pas plus ce jour-là sur l'histoire de ma famille du côté paternel ; toujours cette étrange honte d'avoir migré à cause de la misère et d'être des gens de la terre ; à moins qu'un terrible secret ne lie cette famille.

L'étymologie de nom viendrait justement du pic, un outil agricole utilisé par les paysans. Pourtant, ma famille de maraîchers avait réussi. Ils travaillaient dur, gagnaient bien leur vie,

possédaient des terrains avec des maisons assez vastes assorties de dépendances – forcément – et, ce qui était un luxe à l'époque, circulaient à bord d'une belle voiture, avaient un camion (lui n'était pas du luxe) et le téléphone. Malgré cela, la « terre » collait sous les ongles, la peau prenait la couleur des saisons, les enserrant dans une vision péjorative de leurs origines que n'ont jamais manqué de leur renvoyer les élites. Aujourd'hui, à Gennevilliers, près des Agnettes, là où arrive le métro, existe un quartier avec de petits pavillons, îlot ayant échappé aux immeubles. Les noms des rues sont, pour la plupart, des prénoms, ceux de mes aïeux installés là il y a un siècle. Quelles circonstances les ont un jour conduits à quitter le Morvan et à ne jamais y revenir ou même en parler ? Je ne le saurai jamais. Je connais les origines de l'humanité, pas de mon ascendance paternelle.

Maman voulait que ma sœur et moi opérons, grâce à l'école, la coupure radicale avec nos racines et avec la terre. Rien n'est moins certain pour mon père. Arrivé à la fin de l'école primaire, j'étais heureux d'obtenir mon passage en classe de sixième. Accéder au collège – une banalité de nos jours pour des élèves – était alors une véritable Graal. À cette époque, l'Éducation nationale entamait une profonde révolution qui transformerait toute la société : favoriser l'accès au lycée des enfants de toutes les classes sociales avec en outre la création de classes de sections dites « modernes » : on n'y trouvait pas d'enseignement du latin ou du grec, et l'on y donnait aussi, désormais, des cours d'éducation physique. Mais les plus grandes réformes sociales et humanistes n'aboliront pas les réflexes de classe. Je n'ai pas tardé à comprendre que les filles et les garçons des sections modernes représentaient une sorte de sous-classe, notamment pour trop d'enseignants, en particulier pour ceux qui étaient en charge des matières classiques, des humanités, sicaires de la reproduction sociale.

Le sport entrait donc dans l'enseignement scolaire, avec de vrais professeurs en éducation physique. Seulement, la doxa cartésienne creusa un fossé entre les filles et les garçons des sections classiques grec-latin-allemand et les autres, les modernes. Faire du sport, aimer le sport était marqué de l'opprobre d'une certaine animalité. Les parents des futures élites grec-latin-allemand fournissaient des dispenses médicales de sport. Les efforts physiques nuisaient à leur épanouissement éducatif, intellectuel et, c'était non dit, social. J'adorais le sport, on me le fera payer en fin de troisième.

Comme celles et ceux de ma génération, j'ai bénéficié de la réforme de l'enseignement secondaire engagée en 1959. Le lycée en France a une longue histoire qui remonte à Napoléon Bonaparte, en 1802, avant qu'il ne se sacre empereur. Sa scolarité à la fois classique et technique – il a reçu une formation d'artilleur – conduit le futur empereur à créer des lycées pour former des élites aptes à répondre aux évolutions imposées par les technologies. Ce que, deux siècles plus tard, trop de nos présidents récents n'ont pas compris en raison de leur mépris de l'enseignement scientifique et technique. Le lycée traversera diverses réformes au fil des républiques, avec des variantes entre grands et petits lycées et toutes sortes de collèges. La réforme de 1959-1963 réunit et simplifie les structures de ce qui deviendra l'enseignement secondaire dans un lycée unique, dont les sections modernes. Le collège et ses cortèges de problèmes reviendront plus tard, comme la controverse du collège unique.

Avant ces réformes, les enfants intégraient les professions de leurs parents dès la fin de la scolarité obligatoire. Pour autant, ce n'était pas un système d'exclusion. L'école de la III^e et de la IV^e République compte nombre d'hommes et de femmes tirés de l'inertie familiale par des instituteurs ou des prêtres défendant leur scolarité auprès de leurs parents. Georges Pompidou illustre le triptyque générationnel : un

grand-père paysan (de classe très modeste), un père instituteur qui lui ouvre l'accès aux plus hautes fonctions intellectuelles, institutionnelles ou politiques. Quelques femmes parmi ces méritants, trop rares non pas par manque de talent, mais du fait d'un système éducatif qui leur est fermé en même temps que la société est centrée sur la réussite et la domination masculines. Elles sont beaucoup plus nombreuses cependant que l'histoire contemporaine ne veut le reconnaître, ces femmes qui ont réussi à s'imposer dans un monde d'hommes. Plus encore que dans les métiers manuels, les professions intellectuelles cultivent une misogynie pathologique toujours vivace.

En ce mois de juin de 1964, je rentre heureux de l'école avec en main l'attestation de mon passage en sixième, véritable passeport vers l'avenir. Mais lequel ? Je revois notre grand terrain où mon père accroupi, est occupé à réparer une portion de rail. La pièce de terre était quadrillée par un réseau de rails sur lesquels on poussait des wagons – plateaux transportant les caisses de légumes ou le matériel, formidable terrain de jeu où j'ai bien failli avoir la jambe coupée par la roue d'un de ces wagons. J'arrive vers lui en courant et très fier : « Papa, j'ai mon passage en sixième. » Ne relevant ni la tête ni le corps, il lâche alors d'un ton glacial : « Tant mieux, sinon tu iras garder les vaches. » Ma mère dormait, récupérant de sa nuit aux Halles de Paris. Ni l'un ni l'autre ne m'ont jamais félicité, sinon bien plus tard, après des interventions télévisées ; trop tard, bien trop tard.

J'ai gardé les vaches, et je crains que mes parents n'aient eu ce projet pour moi. Depuis que je suis grand-père me reviennent de plus en plus des souvenirs d'un été passé dans une ferme du Limousin, peut-être deux. Même si par moments je me demande s'il ne s'agit pas de songes d'un séjour estival aux champs, ces souvenirs sont trop précis pour

ne pas avoir été vécus. J'avais quel âge ? Certainement entre six et huit ans.

C'était une petite ferme. Une première sensation, puissante, une odeur de cheminée emplissant l'air, imprégnant toute l'atmosphère depuis des générations. Je n'ai jamais oublié ce parfum épais, âcre, aussi chaud que profond qui nous enveloppait comme une brume de bienvenue. Un sol en terre battue, une grande table avec des bancs ; une cheminée avec un âtre qui me semblait immense et son chaudron suspendu. Je crois que ma sœur était avec moi. Nous dormions sur une sorte de mezzanine – terme peu usité à l'époque et surtout pas dans ce genre de maison. L'ambiance est chaleureuse, évidemment sans télévision, sans téléphone, sans livres, les heures s'écoulant au rythme du parcours du soleil. Le sommeil arrivait vite, la nuit bruissant des cavalcades des petites bêtes courant partout dans leur quête frénétique de nos reliefs de repas, car nous ne laissons rien dans nos assiettes. Soupe, fromage, un bout de pain, un fruit ; ces petites bêtes devaient vraiment chercher leur pitance. Dehors, les cris des oiseaux de nuit. Une ambiance à la Harry Potter, mais sans sorcière ni sorcier ou loup-garou, la vie à la campagne. Dans la journée, les gros crapauds et les perfides vipères vivaient cachés, alors même que bien trop d'innocentes couleuvres subissent des misères, souvent confondues avec leurs consœurs venimeuses. Pas de quartiers, nous ne laissons rien aux sorcières qui, de toute façon, ne nous faisaient pas peur.

L'étable se trouvait face à la porte d'entrée de la maison. J'ai toujours aimé l'odeur des vaches, qui revient parfois avec un morceau de brie ou de langres. Les poules, les canards et les oies se baladaient comme bon leur semblait. On allait chercher les œufs, ceux des cannes étant réservés à la pâtisserie. Puis un jour manquait une poule ou un coq, invité à partager le repas du dimanche. Idem pour les lapins. On les chérissait et on les dévorait. On ne mangeait pas de viande rouge, si ce

n'est, parfois, la viande d'une vieille vache en ragoût. Les steaks et autres côtes de bœuf nous étaient inconnus. Un agneau à Pâques. Pendant ce temps, le gros cochon, dont il fallait tout de même se méfier, surtout quand on est petit, s'ébattait dans son auge, profitant d'un dernier été et du bel automne avant son sacrifice festif. L'animal était égorgé, suspendu par les pattes arrière. Le sang giclait violemment, vite récupéré dans une grande bassine ; mêlé à quantité d'oignons, assaisonné de sel, il cuirait patiemment jusqu'à devenir du boudin. Tout le monde s'activait, les gens de la ferme, les voisins, on riait, on mangeait dans une joueuse catharsis.

Une poésie paysanne qui effraie désormais les bonnes âmes pseudo-écolo de notre époque alors même qu'on n'a jamais mangé autant de viande, de piètre qualité, surtout de la viande de bœuf, avec des bêtes élevées et tuées dans des conditions dantesques. Le mouvement L241 et les végans dénoncent ces horreurs, avec raison. De telles dérives barbares étaient impensables en ce temps-là. La rupture anthropologique avec le sacrifice et les rituels collectifs, la réification des animaux, les nouvelles habitudes alimentaires autour de la viande importée des États-Unis comme on importe aujourd'hui le bœuf élevé aux OGM et aux hormones de croissance, gavé d'antibiotiques au prix de dégradations irréversibles des écosystèmes, comme en Amazonie, en Indonésie et partout dans le monde : voilà bien l'horreur, barbarie moderne dissimulée derrière les façades clownesques aux couleurs acidulées des *fast-foods*.

Les champs n'étaient pas encore remembrés et présentaient des haies fourmillant d'animaux, qui s'étendaient par-delà l'étable. Cet été-là, les hommes fauchaient encore les blés à la faux. Les femmes et les enfants, j'en étais, confectionnaient des ballots, jetés sur des charrettes tirées par de patients bœufs. De retour à la ferme, on nourrissait la grande batteuse

de ces fagots. Il n'y avait pas encore de moissonneuses-batteuses, seulement des batteuses, louées pour quelques jours. Il fallait faire vite et bien, sous la menace parfois d'orages destructeurs. Les fléaux ont été remisés, avant de se retrouver sur le marché des antiquaires ou dans les musées des traditions agricoles.

J'ai gardé les vaches, pas plus d'une dizaine de têtes. J'étais si fier d'une telle responsabilité, de ces grosses bêtes qui m'obéissaient. Belle illusion. Elles connaissaient parfaitement le chemin, un chemin creux arboré et bordé de hautes haies. Elles savaient où se trouvait la prairie à la bonne herbe comme elles connaissaient l'heure du retour à l'étable. Et ce lait, tiré chaud des pis emplis étirés dans nos mains fermes. Quel goût ! un goût à jamais perdu. Du brut de mamelle qui, sans aucun doute, a fait que ma génération, nourrie directement de ces produits de la terre et des animaux, conserve un fabuleux microbiote. Trop d'asepsies, trop d'hygiène ruinent les systèmes immunitaires des jeunes générations.

La terrible menace de mon père ne s'est jamais réalisée. Non pas parce que ce monde paysan entrait dans un déclin qui n'en finit pas, encore de nos jours. Mais nous aussi allions être emportés par le torrent de la modernité.

Le temps de la colonie

La ville de Gennevilliers, comme presque toutes les villes de la petite couronne, était alors dirigée par une municipalité communiste. Ce n'était pas la tasse de thé de ma famille, qui d'ailleurs détestait aussi les Anglais (la perfide Albion). En fait, ils n'aimaient pas tout ce qui était hors du monde des maraîchers, des artisans et des commerçants. Mon grand-père fricotait avec l'extrême droite. Une fois, paraît-il, une balle de fusil ne siffla pas loin de sa tête. Un temps, il avait fait partie du conseil municipal, pas sous la bannière rouge...

Un jour de 1961, juste avant sa mort, il y eut une drôle d'assemblée dans le pavillon de mes grands-parents, rue Poisson. Les hommes étaient énervés, animés de comportements troubles que je ne leur avais jamais vus auparavant. Je m'effraie de penser qu'ils aient pu commettre des violences en ces terribles jours de ratonnades à Paris et un peu partout en France. Peut-être avaient-ils été agressés par je ne sais qui ? En plusieurs endroits de Gennevilliers, comme derrière chez nous ou pas loin de l'école, de pauvres familles algériennes survivaient dans des conditions miséreuses. Nous avions interdiction d'aller les voir, ce que je ne manquais pas de faire plusieurs fois pour jouer avec de petits copains, sans jamais rien en dire. Pas très loin, à Nanterre, il y avait un vaste bidonville que ne laisse pas soupçonner aujourd'hui le plus grand quartier d'affaires d'Europe. Je ne saurai jamais ce qui s'est passé – ai-je envie de savoir ? –, il est trop tard. L'histoire de France comme celle des familles écrasent les mémoires dérangeantes de même que les lourdes tours de la Défense implantées sur un ancien camp de misère dont j'ai vu, passant parfois par là en voiture ou en camion, les dernières baraques délabrées.

Pendant mon enfance, la ceinture verte des maraîchers sise autour de Paris s'est colorée en rouge. Le Parti communiste dominait alors la gauche. Il accompagna les profondes transformations sociales des « Trente Glorieuses », avant de se faire rouler dans la farine du programme commun et les socialistes après le congrès d'Épinay en 1973, la revanche du congrès de Tours en 1921. Le moins qu'on puisse dire, c'est que ces villes communistes de la ceinture rouge étaient bien gérées. Les écoles, les nouveaux lycées, les théâtres comme les grandes scènes de Bobigny, Saint-Denis ou Nanterre, les centres sportifs, les piscines et toutes les infrastructures, notamment médicales, ont fleuri comme des coquelicots et autant de promesses d'une société radieuse.

De grandes fêtes populaires, comme le 1^{er} Mai, mobilisent les écoles et toutes les structures de la ville avec, en point d'orgue, la Fête de l'Humanité. Une grande procession à la gloire des travailleurs, des avancées sociales et de l'URSS. Youri Gagarine, le premier cosmonaute, scintille dans nos yeux comme une étoile du futur prolétarien. Les films *Taras Boulba* (1962) de J. Lee Thompson, avec le formidable Yul Brynner, ou *Quand passent les Cigognes* de Mikhaïl Kalatozov sont visionnés par les classes des écoles au cinéma municipal...

Je me souviens jouer un pirate sur un superbe char reproduisant un navire de la flibuste. Un magnifique carnaval qui se terminait dans un grand stade où tous les enfants des écoles se concentraient dans des carrés et des rangées impeccables. Pas une tête ne dépassait ; du collectif massif sur une musique russe de circonstance – il y a d'excellents compositeurs russes. Les communistes déployaient toute une puissance sociale, politique et idéologique qu'on imagine difficilement de nos jours ; plus encore parmi les derniers carrés communistes d'aujourd'hui. Il reste la profonde nostalgie d'un rendez-vous manqué avec l'histoire, quand on se rappelle ces belles réussites sociales et culturelles anéanties par les sinistres dérives staliniennes.

Je collabore parfois avec un chorégraphe de Lyon, Michel Hallet Eghayan, qui s'est réfugié dans cette utopie, celle d'une culture exigeante offerte au plus grand nombre – ce qu'il fait. Et je l'admire. Récemment, nous avons repris la conférence dansée « Danser avec l'évolution » (je rassure, je ne danse pas, évitant la polka des vieux os – je parle), qui a été donnée au musée de l'Homme en hommage à Yves Coppens. Dans une discussion survolant l'actualité, comme la guerre en Ukraine, il me confie, doucement, sans me regarder : « On ne peut pas faire la guerre à la Russie, tout de même. » L'URSS s'est sabordée et avec elle, son grand

rêve qui anima la société de mon enfance. Trop d'intellectuels et de politiques auront du mal à se réveiller ; tous n'en sont pas sortis. Et pourtant, il aurait pu en être autrement au regard de mes souvenirs d'enfance.

Parmi ces actions sociales, il y avait les colonies de vacances, les jolies colonies de vacances chantées par Pierre Perret. Des paroles aussi drôles qu'exagérées sans l'être complètement. La commune de Gennevilliers possédait le château de Grandville, dans la Manche. Les garçons étaient logés dans le château, les filles dans des constructions modernes. Les uns avaient le privilège illusoire de petits châtelains, les filles le confort. Un immense parc – en tout cas, dans mes souvenirs d'enfance –, avec un minigolf et bien d'autres aménagements de jeux, dont une petite rivière avec ses cascades. La mer n'était pas loin, mais on allait très peu se baigner ; il semble que cela fût compliqué à organiser, même quand la météo se faisait ensoleillée.

On préparait de grandes fêtes, avec des scènes de théâtre, de danse, de chant ; en un mot oublié, du music-hall. En 1964, Hugues Auffray nous offrait une chanson que, depuis, tous les enfants de France ont entonnée pour les fêtes des écoles ou des colonies de vacances : *Santiano* (hissez haut, Santiano !). J'ai été parmi les premiers enfants à la chanter dans des chorales festives, comme mon dernier petit-fils cette année. Succès intemporel d'une chanson qui navigue au long cours des jeunes de toutes les générations.

Les parents étaient conviés à cette grande fête organisée dans les colonies de vacances. Mon père avait acheté une caméra Super 8. Sans le savoir, pas plus nous que la future grande star, je me retrouve devant l'objectif avec ma sœur et sa copine, Isabelle Adjani, enfant elle aussi de Gennevilliers. Elle n'était pas mon amie, non plus que les autres filles, tant les jeux étaient différenciés selon le genre et se faisaient dans des univers connexes, comme pour l'école. Je n'ai jamais plus

rencontré Isabelle Adjani, bien qu'elle ait été ma figurante dans son premier film...

Le ventre de Paris

Un de mes souvenirs les plus forts est quand ma mère m'emmenait aux Halles de Paris, ce « ventre de Paris » que je retrouverai plus tard en lisant Émile Zola, resté inchangé pendant un siècle et vibrant d'une profusion d'activités populaires mêlant toutes les classes sociales.

L'emplacement où ma mère vendait sa récolte du jour – ce qu'on appelle aujourd'hui les circuits courts – se trouvait à côté d'un café qui existe toujours sous le même nom : Au Père tranquille. Il y a quelque temps déjà, je présidais le « Bar des Sciences » de Paris dans ce même café. Les séances se tenaient dans la salle à l'étage. Un jour, je regardais par la baie vitrée ce bout de trottoir où, en culotte courte dans le froid de la nuit, j'assistais maman comme je le pouvais. En fait, je n'étais d'aucune aide. Mes yeux d'enfant contemplaient ce spectacle perdu à jamais, avec les forts des halles, les maraîchers, les beurrés-et-œufs, les clochards, les putes, les mondains, les maquereaux (pas les poissons), les artistes, les paumés, les carabins. Quel carnaval ! Kaléidoscope d'instantanés sociaux hétéroclites. Quelle sensation de se retrouver devant l'antique zinc du comptoir pour avaler un œuf dur (interdit aujourd'hui par les hygiénistes et les nutritionnistes...), passer à table pour engloutir une soupe à l'oignon ou, plus impressionnant, dévorer une entrecôte à 5 heures du matin entouré de ces forts des halles, portant fièrement leurs grandes blouses blanches maculées de sang, parlant entre eux le louchébem, la langue de leur profession. Je me remémorais tous ces souvenirs, ces saveurs, ces bruits, jusqu'à ce qu'un ami me dise : « Pascal, on t'attend. Dis-moi, c'est étrange, tu étais parti on ne sait où. Que s'est-il passé ? » J'ai en réalité toujours été là, de l'autre côté de cette baie vitrée, dans un monde à jamais disparu.

L'ami me regarda un peu circonspect, imaginant peut-être une lubie de paléanthropologue. Je n'avais pas envie d'en parler. Qui, dans cette assemblée, pouvait imaginer un saut quantique d'un trottoir encombré de légumes à un Bar des Sciences ?

Récemment, de passage à Paris, nous retrouvons une partie de la famille dans un restaurant près du Châtelet, du côté des Halles. Sur une étagère se trouvaient quelques beaux livres proposés à la curiosité des convives, dont l'un portait sur les Halles de mon enfance. Je me mis à le feuilleter frénétiquement, espérant y voir maman, en vain. Ma petite-fille, qui regardait les photographies avec moi, me fit cette remarque : « Papy, c'est incroyable comme tout est gris. » Paris était tout gris avant le décapage organisé par le ministre de la Culture André Malraux, les adultes habillés de noir et de gris, comme les enfants. Nous avions en effet peu de vêtements – solides, faits d'un épais tissu, pas très bien coupés, de bons godillots portés à l'école ou au travail. Un gris qui dissimulait une société perdue où se côtoyaient toutes les diversités sociales, comme je le lui expliquais : « Aujourd'hui, on parle de circuits courts pour l'alimentation et de mixité sociale, mais ce monde gris n'était pas si gris ; il avait tellement de couleurs humaines. Cela devrait te parler, toi qui as des origines brésiliennes. »

Le modèle économique des maraîchers tenait de la préhistoire à l'aune des standards actuels. J'interviens dans le monde économique et social depuis plus de deux décennies. Je n'ose imaginer la stupeur des dirigeantes et des dirigeants d'entreprise formatés aux canons des *business schools*. Même nos maraîchers actuels, qui subissent tant de difficultés, en seraient surpris, eux qui comptent tant désormais sur les circuits courts, comme après la pandémie. Espoir d'un retour aux sources ? Hélas, l'évolution comme l'histoire ne font jamais marche arrière.

Les radis étaient la grande affaire de la famille, roses à pointe blanche chez mes parents ; rouges, ronds et piquants

chez mes oncles. Semés sur de grands rectangles de quelques centaines de mètres carrés, ils devaient être arrachés à la terre et mis en bottes liées avec du raphia. C'était le travail des femmes, à genoux sur des toiles de jute, avançant décimètre par décimètre. Les bottes de radis s'entassaient dans des caisses qui, une fois pleines, étaient montées sur un wagon, direction le hangar. Là, une machine munie de grosses brosses faites de racines de chiendent ôtait la terre par un brossage mécanique et liquide. Épatant aussi pour se laver les bras et les mains. Puis les bottes étaient remisées dans d'autres caisses acheminées dans le camion, prêt pour le départ qui se ferait à 2 heures du matin.

Maman avait passé son permis poids lourd ; chose plutôt rare, puisque la grande majorité des femmes n'avaient même par le permis voiture. Le trajet de Gennevilliers aux Halles de Paris se faisait en à peine une demi-heure. Pas un feu ne le ralentissait, si ce n'est les feux synchronisés, déjà, du boulevard Saint-Germain, où les existentialistes et autres germanopratsins sortaient à peine des boîtes de jazz. Saoulés d'alcool, de danse, emportés par la trompette de Miles Davis ou de Boris Vian, ou bien étaient-ce les discussions sur l'avenir du prolétariat, ils ne voyaient pas passer maman au volant du camion chargé du labeur de la journée.

Paris s'éveille comme dans la chanson de Jacques Dutronc, accompagné de la flûte envoûtante comme une aube naissante du musicien Roger Bourdin. La route et la nuit semblaient à nous, avec l'espoir, pour maman, des bonnes ventes à venir. Le déchargement se faisait sur le plateau de Rambuteau, où des charretiers nous attendaient avec de grands chariots pour transporter les caisses du camion à la place de vente. Alors le spectacle commençait.

Si l'on excepte ces rares nuits aux Halles avec maman, inutile de préciser que toutes les autres se passaient sans elle, y compris avant le départ à l'école. Parfois, en de courts

instants, quand les ventes avaient été bonnes, et avant qu'elle n'aille dormir quelques heures, elle se joignait à nous. Avec ma sœur, nous attendions le week-end pour nous précipiter dans son lit, le dimanche matin. On ne risquait pas de gêner mon père, que je voyais peu en semaine, encore plus rarement le dimanche, parti à la chasse, et qui part à la chasse...

Le monde des Halles avait ses règles. Il nous est difficile d'imaginer autant de femmes conduisant des camions, dans la nuit, puis au milieu d'une foule aussi disparate. Debout à côté des caisses de légumes, elles portaient chacune un tablier aux poches remplies de l'argent des ventes (tout se réglait en liquide), comme en portent encore de nos jours les serveurs et les serveuses des grands cafés. Une tentation dont se gardaient bien les voyous. Avenantes, certes, elles avaient le bras et la main fermes. Maman m'a raconté qu'un jour un type l'avait harcelée. Une nuit, alors qu'elle était à peine arrivée sur le plateau de Rambuteau, un type avait ouvert brutalement la porte du camion, tentant de monter dans la cabine. Mal lui en avait pris : il n'eut pas le temps de respirer qu'il se trouva saisi par le col de la main solide de maman, le menton écrasé sur le garde-boue et un nerf de bœuf oscillant devant ses yeux effarés. Le pauvre gars s'en sortit bien, car il en aurait été autrement si un fort des halles avait vu la scène... Il ne fallait jamais s'aviser de toucher à ces femmes, au risque de se retrouver rossé ou, pire, suspendu entre deux carcasses de bœuf. Même les petits truands se tenaient à carreau sur le carreau des Halles.

Le lieu était envahi par les fêtards, les carabins, les uns en goguette, les autres gagnant quelques pièces en aidant par de petites tâches ; on y croisait des artistes, des acteurs, des touristes étonnés, des bourgeois qui venaient s'encanailler, des prostituées, leurs souteneurs jamais trop loin, les mendiants, toute une faune interlope comme sortie des *Mystères de Paris*.

Ainsi filaient les saisons au rythme de la culture des choux-fleurs, poireaux, blettes, salades – laitues, scaroles, batavias – ou carottes... Pour les cultures d'hiver, on utilisait des châssis, des panneaux avec de grandes plaques de verre montées sur une structure en bois d'un peu moins de deux mètres sur deux. Le soleil d'hiver câlinait de sa douce chaleur les futures récoltes de printemps, attendues et rentables. Les plantes respirant, on prenait des cales en bois, sur la tranche pour soulever un peu le châssis, verticalement pour une plus ample aération. On les enlevait le soir, par crainte du froid de la nuit ou du gel du petit matin. Un travail pour les gosses, comme on disait. C'était très beau, ces étendues recouvertes de châssis scintillant sous le soleil froid de l'hiver, comme nos champs moins poétiques alignant des panneaux solaires. Capter le soleil, encore et toujours depuis les origines de la vie.

Encore plus beau, le spectacle des cloches pour protéger les salades. De superbes cloches d'un verre transparent mais impur, avec des bulles d'air qui, traversées par les rayons solaires, créaient une féerie de diffractions lumineuses. Haute de plus d'une cinquantaine de centimètres, d'un diamètre équivalent, chaque cloche recouvrait une salade. Comme pour les châssis, il fallait les aérer, cette fois avec des tuteurs crantés. Ces alignements de cloches, protégeant un cœur vert, scintillaient de tous les feux du ciel. Tout ça pour des salades ! Mais cela valait le coup.

Les sinistres négociateurs à l'œuvre pour les grandes surfaces, feignant d'ignorer le prix du labeur et qui font crever les paysans et les éleveurs, devraient faire un séjour dans les dernières exploitations qui ont encore échappé à leurs règles d'airain. Le dogme du prix le plus bas nous propose des légumes et des fruits qui ont perdu plus de la moitié de leur saveur et de leur qualité nutritive, sans oublier toutes les tonnes d'invendus. Du temps des Halles, rien n'était jeté. À la fin de la nuit, les pauvres récupéraient les

invendus, ils donnaient un coup de main et recevaient une pièce. Aujourd'hui, après la canicule de l'été 2022 et la sécheresse de l'hiver 2023, on prend à peine conscience de cet incroyable gâchis, les agriculteurs et les éleveurs ne parvenant plus à survivre. Un désespoir qui cause en moyenne un suicide par jour, alors même qu'on continue d'importer la moitié de nos fruits et de nos légumes. Comment en est-on arrivé là ?

En attendant le confort

La voiture (une Frégate qu'on démarrait à la manivelle – il y en a eu des retours de manivelle et des bras cassés ! –, plus tard une DS Citroën avec un démarreur), la télévision, le téléphone, une caméra Super 8, une maison plutôt grande, un terrain de jeux offert à toutes les fantaisies... Pour autant, mon enfance est très solitaire. Jamais de camarade à la maison, si ce n'est un pour quelque temps, fils d'une employée. Quelques rares parties d'osselets au bout de la rue. Car le terrain de mes parents avait une particularité : la rue des Agnettes butait sur notre portail ; une autre rue, disparue aujourd'hui, butait sur un second portail à l'opposé dans la diagonale du terrain. Peu d'habitations alentour, si ce n'est derrière la maison, où nous n'avions pas le droit d'aller. Une injonction teintée de cette stupide honte d'être des paysans, la peur des voisins et un repli identitaire sur la seule communauté des maraîchers, ressentant peut-être la chape de la modernité qui allait s'abattre sur elle.

Avant que la glaciation de la modernité ne s'abatte sur les faubourgs de Paris, il faisait froid dans les maisons, surtout en ce terrible hiver 1954. Chaque pièce avait sa cheminée, avec un foyer alimenté au charbon. C'était le temps des charbonniers et des bougnats comme celui des ramoneurs. Un beau charbon moulé comme un beau crottin de cheval (que les plus pauvres brûlaient dans les campagnes), qui était livré

par camion ou par charrette à bras. Je n'ai pas le souvenir de ces cheminées alimentées de telles braises, plus certainement d'un ou de plusieurs poêles. Le pain grillé sur ces poêles a un goût à nul autre pareil. Mais je me souviens des gros, très gros travaux pour l'installation du chauffage central. Nos espaces de vie commune commençaient à l'étage et cessaient au troisième, où nous n'avions pas le droit d'aller, là où logeaient des employées. La chaudière se trouvait au rez-de-chaussée. Il fallait l'alimenter constamment, surtout bien la remplir avant la nuit. Pas à la pelle comme pour les grandes gueules avides des locomotives, mais avec des sauts, hauts, étroits, munis d'un bec verseur. On allait les remplir d'un geste vigoureux directement dans le grand tas disposé dans une pièce voisine.

Un lieu de travail en hiver prenait place autour de la chaudière doucement rugissante. Là, maman et une ou deux employées traitaient les rares légumes de cette saison, poireaux et pissenlits. Mes parents, comme les autres maraîchers, possédaient quelques terrains de peu de valeur du côté d'Épinay-sur-Seine et de la Plaine Saint-Denis. Un paysage plat hérissé des grandes cuves de dépôt de carburant autour du port de Gennevilliers – on a les pyramides qu'on peut. Dans une ambiance digne d'un tableau de Gustave Courbet, nous allions couper les pissenlits avec des couteaux, moins grands que ceux utilisés pour les choux-fleurs, tenus dans nos mains glacées. Je me dois de préciser que mes parents, contrairement à ce qui se pratiquait traditionnellement dans le monde paysan, ne nous obligèrent jamais, ma sœur et moi, à accomplir ces tâches. Nous étions tous ensemble, c'est tout, alors autant aider pour remplir les caisses de pissenlits fraîchement coupés. Transportés par camion, ils étaient déversés dans la pièce du rez-de-chaussée pour y être préparés avant la vente aux Halles dans la nuit qui suivait – le circuit frais. J'aimais ces moments chaleureux de labeur autour de la chaudière, les discussions